

Pierre eut un mouvement de surprise.

A vrai dire, cependant, la proposition ne le choquait pas autant qu'on l'aurait cru. L'amour ne l'avait point visité en core et, belle ou laide, la femme était la même pour lui.

—J'en parlerai à ma mère, fit-il.

—Parlez-en, et parlez-en bien, insista Sacchard. Voulez-vous que je vous le dise, c'est pour elle que je voudrais faire ce mariage. C'est une rude femme, et si, dans votre monde tous les mâles étaient comme elle... Aussi cela m'enrue de la voir prendre tant de peine... Vous marié, nous rebâtissons Trémolin, j'ai le plan de l'ancien château chez moi, faites-moi penser à vous le montrer tout à l'heure. Vous ne jouez plus, — vous jouez, en effet, parce que vous n'avez rien qui vous occupe, — et vous verrez que nous ferons rager bien des gens... le docteur Brissey compris... C'est entendu...

—J'en parlerai à ma mère, répéta Pierre.

En reconduisant Pierre Brissey, Sacchard l'arrêta une minute devant son cabinet de travail et, élevant la lampe, il lui montra une vieille estampe où le château de Trémolin apparaissait avec sa chapelle ogivale, sa grande cour quadrangulaire, ses tourelles dissemblables, et ses deux ailes irrégulières où s'accusait la lutte de deux styles et de deux époques.

Si Pierre avait été moins troublé, il eût entendu une porte s'ouvrir et le visage, peu jeune il est vrai, d'Angélique Sacchard se pencher au delà de cette porte, comme pour épier le résultat de l'entretien...

VII

Pierre Brissey qui, devant Sacchard, n'avait pas trouvé extraordinaire la proposition qui lui était faite, fut tout embarrassé quand il s'agit de la communiquer à sa mère.

La conscience, il faut le reconnaître, ne lui montrait là rien qui fût mal. Cette conscience n'était point encore éveillée. Sans doute il sentait vaguement que l'argent qu'il devait à Sacchard pesait un peu sur sa facilité à accepter : mais au fond, avec son ignorance de ce que valait l'argent et surtout de ce que valait l'amour, il n'apercevait rien dans tout cela qui fût répréhensible. Et malgré tout, il était gêné pour aborder la question...

Le matin, il eut l'envie de parler à Mme Brissey en l'embrassant au réveil. Il n'osa pas, il attendit le soir. A la lueur d'une chandelle, elle terminait avant d'aller se coucher une paire de bas de laine pour la vieille Miju qui n'y voyait plus clair à tricoter, ayant cent ans moins dix-sept jours. Il ramassa un peloton de laine tombé par terre et brusquement prit son courage à deux mains...

—Ma mère, dit-il, en parlant vite, vous opposeriez-vous à ce que je me marie ?

—Nullement, fit-elle à demi souriante. Et la fiancée ?

—On m'avait parlé de Mlle Sacchard...

—Cette rousse affreuse ?...

Pierre ne répondit rien.

—Vous l'aimez ?

Pierre ne savait pas mentir.

—Mon Dieu non ! murmura-t-il.

—Alors c'est la bonne réputation du père qui vous a séduit ?

—Sacchard est très riche, objecta Pierre qui, par certains côtés, était un enfant de la nature. Il veut, dit-il, rebâtir Trémolin...

—Mon cher enfant, Trémolin a été bâti vers l'an 1200 par des gens qui n'auraient pas voulu de Sacchard pour détacher leurs éperons. Il aurait été rebâti, si je l'eusse voulu, par un colonel de l'Empire qui valait par le courage les chevaliers de l'an 1200. Ainsi ne parlons plus de ces vieux moellons ; tâchons seulement que notre honneur survive à ces pierres inertes.. Vous n'aimez point cette fille... Savez-vous ce qu'on vous propose, c'est un marché... On vous demande tout simplement de vous vendre... Vous n'avez point pourtant de bouillon de paille au cou, que je sache...

Pierre, tout ému, restait immobile.

—On vous dira que mon refus est un acte d'orgueil, mais le nom que vous portez atteste le contraire ; vous aimeriez la plus humble des filles de Yermo que, je le jure devant le Christ, j'irais vous la chercher et mettrais votre main dans la sienne. Mais vous n'aimez pas Mlle Sacchard et moi j'ai aimé votre père... il était pauvre d'ailleurs, et Sacchard, dit-on, est insolentement riche. Ne vous vendez pas, ajouta-t-elle, en s'animant à la pensée que son sang fût un objet de trafic et échangé contre des écus.

—Ne vous irritez point, je vous en conjure, supplia Pierre, navré d'avoir vu pour la première fois sa mère en colère contre lui, Sacchard m'a rendu quelques services... et...

—Encore des dettes de jeu, dit-elle, vous avez manqué à votre promesse. Enfin, on les payera encore... Combien est-ce ?

—Mais... rien du tout... se hâta de répondre Pierre, épouvanté du total formidable qu'il faudrait avouer, se sentant face à face avec la vie réelle. Ne vous occupez de rien."

Le lendemain il courut à Roanne rendre compte de l'entrevue à Sacchard. Celui-ci ne parut pas surpris outre mesure du résultat.

—Demain, dit-il, j'irai trouver moi-même madame votre mère. Je vous demande seulement de rester à la maison afin d'être là si, comme je l'espère, Mme Brissey, changeant d'avis, avait à vous annoncer une résolution nouvelle."

Pierre promit, et tous deux se quittèrent en se serrant cordialement la main.

VIII

Sacchard, pour se rendre à Trémolin, était vêtu comme s'il eût dû avoir une entrevue avec Cunin-Gridaine, le ministre des travaux publics d'alors.

Il se présenta chez Mme Brissey qui le regarda à peine.

Quand il se trouva dans la *grand'salle*, en tête à tête avec Mme Brissey, il s'assit, carrément décidé à dire tout ce qu'il avait à dire sans se presser.

—M. Pierre m'a fait part d'un projet en l'air, dit Madame Brissey qui, au contraire, avait hâte d'abrégé l'entretien : c'est sans doute à ce sujet que vous venez ; je ne puis vous répéter que ce que j'ai répondu à mon fils.

—Écoutez-moi tranquillement, répondit Sacchard. J'ai pour vous le plus profond des respects, car vous êtes une femme admirable et je ne puis croire que votre intelligence ne voie point les choses comme elles sont... Si je voulais que ma fille épousât un prince authentique, un duc qui mit sur ses voitures les armoiries les plus illustres, vous savez bien qu'en quinze jours je l'aurais mariée à Paris... Ce n'est donc point une alliance avec la noblesse à laquelle je demande une satisfaction de vanité, puisqu'en fait M. Pierre Brissey n'est pas plus noble que M. Sacchard... Et cependant je tiens vivement à ce mariage, parce que j'aime mon vieux Forez, parce qu'il me plairait de voir renaître de ses ruines, grâce à moi, ce Trémolin où mes pères ont été domestiques... Vous voyez qu'il n'est pas possible d'être plus sincère et moins diplomate que je ne le suis.

—C'est très bien à vous cette loyauté, fit Mme Brissey, qui avait écouté distraitement d'abord, attentivement ensuite. Vous reconnaîtrez donc avec moi que c'est un marché dont il est question.

—Un marché, non, une alliance entre le passé et le présent... Ne vous y trompez pas, c'est le bonheur de votre fils, c'est son honneur même qui est en causa. Il n'est pas trempé comme vous. Riche, il sera ce qu'il est nativement : le plus chevaleresque, le plus honnête et le meilleur des hommes. Pauvre, il tournera mal...

Mme Brissey avait froncé le sourcil.

—Je sais que mon fils vous doit encore quelque petite chose, mais enfin....

—Quelque petite chose, murmura Sacchard. Il me doit dix mille francs !